

the dangers of being so attractive to our neighbour; or at least to his investment capital. We insist on keeping Canada Canadian—which means growing at a pace and a price we can afford. We want the pride and patriotism that comes from loyalty to our own national society—as we should—yet we can't escape, and in some cases we don't or shouldn't even *want* to escape, the compulsions and the opportunities that flow from a special international relationship which seems to submerge our own identity.

Even as we talk, often loosely and usually emotionally, about control of our own national development, of our own destiny, we know, or should know, that today no nation in the world, even the U.S.A., has such control. There are powerful influences in the world that mock national boundaries, leap over them; influences which are not all economic or material.

We worry, for instance, about ABMs on our border which are pointed into Canadian air where they would explode over our soil if they ever had to be used. So what price our sovereignty? Yet I confess that this particular illustration doesn't worry me, because I know that if these missiles ever have to be used—even though we may have had no connection with the events leading to such use—our world, and Canada with it, will have quite literally ended. In any event, to move them further away from our border would merely mean that they would explore—not over the northern wastes—but over our populated strip.

We worry about our lost or at least our disappearing identity. We lament for a nation which in any event never existed except in the dreams of its lamenters; and which will never be created by their lamentations. Before we lament our "disappearance", we should ask whether Canadians are willing to make the effort and accept the reduction of living standards that would follow, at least for a time, if we took the necessary steps to ensure that our development would be much more Canadian, with much less foreign, than is U.S. ownership of industry and resources.

mise sur notre vie nationale ou individuelle; et en cela nous avons raison. Alors nous cherchons toutes les manières, tous les moyens possibles de sauvegarder les bénéfices de cette aide tout en évitant le danger de nous montrer trop attrayants aux yeux de notre voisin; ou tout au moins des capitaux qu'il ne demande qu'à investir chez nous. Nous voulons que le Canada appartienne aux Canadiens, ce qui signifie nous développer à un rythme et selon des moyens que nous pouvons nous permettre. Nous voulons ressentir la fierté et le patriotisme qui découlent de notre loyauté envers notre propre nation, et nous avons raison, et pourtant nous ne pouvons pas, et dans certains cas nous ne voulons pas et ne devrions même pas, échapper aux contraintes et aux occasions qui dérivent d'une relation internationale particulière qui semble noyer notre propre identité.

Même quand nous parlons, de manière inexacte bien souvent et en laissant percer nos sentiments, du contrôle de notre développement national, nous savons, ou nous devrions savoir, qu'aujourd'hui, aucun pays du monde, pas même les États-Unis, n'exerce un tel contrôle. Le monde est plein d'influences puissantes qui se moquent des frontières nationales, et qui les sautent; des influences qui ne sont pas toutes d'ordre économique ou matériel.

Par exemple, nous nous inquiétons des missiles anti-balistiques placés sur nos frontières et dont le nez est pointé vers l'espace aérien du Canada et qui exploseraient au-dessus de notre sol s'ils venaient jamais à être utilisés. Alors quel prix payons-nous pour conserver notre souveraineté? J'avoue cependant que cet aspect particulier de la question ne m'inquiète pas beaucoup, parce que je sais que si ces missiles étaient utilisés un jour, sans même que nous soyons mêlés de quelque manière à leur emploi, notre monde, et le Canada avec lui, cesserait littéralement d'exister. De toutes façons, les faire éloigner de nos frontières signifierait seulement qu'au lieu d'exploser au-dessus des étendues désertiques du nord, ils éclateraient au-dessus de notre région habitée.

Nous nous inquiétons de notre identité perdue ou près de l'être. Nous pleurons une nation qui n'a jamais existé de toutes façons autre part que dans les rêves de ceux qui la regrettent; et qui ne la feront pas naître par leurs lamentations. Avant de déplorer notre «disparition», nous devrions nous demander si les Canadiens sont prêts à faire les efforts nécessaires et à accepter la diminution du niveau de vie qui en découlerait, pour un certain temps tout au moins, si nous prenions les mesures appropriées pour assurer à notre développement des bases canadiennes beaucoup plus solides et pour éviter que la pro-